

## Champs Phlégréens

Texte inédit par Olivier Vonlanthen

À dix-sept ans tu as la tignasse de ton caractère, rien de bien organisé, quelque chose situé entre le crin animal et une façon polie de dire je vous emmerde.

À dix-sept ans tu prends le train pour Naples comme si c'était une trottinette, comme ça en passant. Il t'a fallu pourtant passer pas le blanc-seing officiel de tes parents, une petite lettre coincée dans le fond du sac que tu te gardes cependant bien de signaler à quiconque. L'aventure avec autorisation n'est plus l'aventure.

À dix-sept ans tu es avec ton meilleur pote dans un wagon-lit et c'est tout ce qui compte, le pote, le lit qui tremble à chaque écart des rails et cette descente vers le sud, avec pas grand-chose derrière et tant de soleil devant.

À dix-sept ans tu arrives dans le cagnard du mois d'août et tu t'en fous comme de l'an quarante, l'angoisse climatique ne mine pas encore tes jours comme une malédiction. Tu préfères regarder l'Italie telle que tu la rêves, embrasser cet horizon de Vespas foutues, d'églises trop belles et de ruines antiques, partager une pizza avec ton pote sur une terrasse pompéienne en affirmant pompeusement que philosopher, c'est apprendre à mourir. Vous êtes des empereurs sans le sou ceints d'une superbe couronne d'effronterie.

À dix-sept ans tu retires au canif les épines d'oursin fichées dans les pieds de ton pote après une baignade écourtée par la malchance. Vous y allez à la dure, ça brûle et c'est peut-être une langue secrète entre vous, une façon de sceller l'amitié en serrant les dents, en s'accompagnant dans ce qui fait mal. Tu te diras avec le recul que c'est si beau et si con, ces deux mecs qui jouent à ce qu'ils pensent être des mecs sur la côte amalfitaine.

À dix-sept ans tu fais semblant de ne pas flipper lorsque la misère et la violence te frappent au visage dans les faubourgs craignos de Pozzuoli, avec ces gars pas plus vieux que toi, hirsutes comme toi et pleins d'une adolescence à ne plus savoir qu'en faire, avec ces gars dans le regard de qui tu saisis peut-être à cet instant, derrière les sourires avenants et l'herbe qu'on veut te vendre, cette immense blessure d'exister que la pauvreté peut asséner à qui en possède beaucoup moins que toi. Tu prends tes jambes à ton coup et atteint la Solfatara, volcan crachant ses fumerolles de soufre au cœur de la ville, bouche de l'Enfer selon les mythes. Tu ne notes pas alors l'ironie.

À dix-sept ans tu en as déjà vingt au moins, tu joues sur les terrasses le grand spectacle des *stuzzichini*, bois des *peroni* fraîches comme le cristal, hésites à passer chez le barbier du coin de la rue pour frayer parmi la faune locale et fabriquer du

souvenir. À moins que ce ne soit pour faire plaisir à ta grand-mère qui te reproche la nonchalance de tes boucles, et surtout cette touffe que tu trimballes comme l'éternel trophée de tes victoires face à qui tente de te contraindre. Tu passes d'abord aux toilettes et tu y oublies ta banane où tu as eu la bonne idée de garder tout ton pognon et tes papiers d'identité. Tu y reviens un peu plus tard – disons dix-sept minutes – et tout a disparu. Ton relooking devra attendre.

À dix-sept ans dans un commissariat napolitain, ça fait mauvaise blague et c'est pourtant ce qui arrive. Il te reste deux jours avant le retour, tu n'as plus rien en poche et dedans, dans ton corps, tout au fond, tu en as de nouveau un peu seize, ou quinze, ou même quatorze, d'années. Tu y puises cependant grâce à ton pote et à son italien de Guide du Routard le courage de formuler que *ho perduto mi passaporto*. Face à toi deux flics hilares ou agacés, tu ne sauras jamais. Pour toi l'aventure d'une vie, pour eux une partie de carte interrompue. Tu ne sens pas l'abus de pouvoir, deux adultes qui font poireauter un mineur étranger effrayé à l'idée de ne pas pouvoir rentrer chez lui. Tu penseras plus tard à Lampedusa et que ton cas n'en est pas même l'idée d'un aperçu.

À dix-sept ans tu remontes la botte, *L'Italie c'est toujours bien* penseras-tu comme cette autrice que tu n'as pas encore lue, quand tu t'éciras. Surtout avec l'amitié en bandoulière et cet âge élastique, ni vraiment l'enfance, ni vraiment l'âge adulte, ce quelque chose d'à côté, cette pure poussée de l'être vers plus haut que soi. Sans le sou, sans identité, sans carte bancaire, sans téléphone, avec pour seul cortège la fidélité d'un ami et d'un train qui roule vers chez toi, tu ne sais pas à l'instant quelle liberté infuse dans tes veines.

À dix-sept ans, les yeux collés par le sommeil, tu ouvres la boîte aux lettres, n'attendant rien d'autre que le journal du coin. Tu y découvres un paquet marqué du sceau de la poste italienne. Dedans, tu trouves une gentille lettre du consulat de Suisse en Italie, et avec elle ta banane, vestige d'un âge déjà révolu. Tu l'ouvres. Y constates l'absence de ton passeport, certainement volé, bidouillé, transformé. Tu as envie de croire à la légende que tu t'inventes : tes papiers d'identité devenus caution de la liberté d'un fuyard communiste épris de justice désormais en route pour sa planque de Katmandu. À côté, étrange soudain, rescapé d'une aventure déjà transmutée en mythe, ton abonnement de train. Tu observes la photo, ne t'y reconnais pas.

Tu es déjà un autre, et c'est tellement beau.

Olivier Vonlanthen